

LE RÊVE de Freud

Jean-Marc Alcalay

Psychanalyste.

Et Moïse créa le juif, le testament de Freud, Henri Rey-Flaud, Aubier, 2006.

Faut-il encore rappeler que cette année, nous commémorons le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Freud, né le 6 mai 1856. Malgré les critiques régulières et souvent infondées contre la psychanalyse et son concepteur, la « science » de l'inconscient reste toujours une référence intellectuelle pour justifier ou contrecarrer une idée. Autrement dit, on peut toujours s'aider de Freud pour asseoir une posture idéologique et politique.

On ne compte plus aujourd'hui les livres qui mettent en évidence les relations de Freud avec le judaïsme, avec son judaïsme, ou pour reprendre l'idée de Yosef Hayim Jerushalmi,¹ avec sa judéité. Relations complexes et œdipiennes comme le sont toutes les relations entre un père et un fils, entre un fils et ses pairs... Témoin, *Moïse et le monothéisme*, le livre testamentaire de Freud, commencé en 1934 et terminé en 1939, alors qu'il est en exil à Londres.

Mais qu'en est-il du sionisme de Freud ? Plus rares sont les ouvrages où il est question des rapports que Freud a entretenus avec le mouvement historique et politique du retour des juifs en Eretz Israël.

Par ailleurs, nous savons combien le sionisme est mis à mal par les détracteurs d'Israël et combien ce nom donné au mouvement de libération du peuple juif peut être utilisé de façon péjorative

Le livre de Henri Rey-Flaud, mais dont le thème principal est une réinterprétation du *Moïse* de Freud, s'en fait à nouveau l'écho dans son dernier chapitre. Il mérite quelques inflexions et précisions.

La position de Freud

Henri Rey-Flaud ² rappelle qu'en février 1930, Freud, comme d'autres personnalités, reçoit du Keren Ha-yesod (organisation créé en 1920, qui collecte des fonds pour l'achat de terres en Eretz-Israël) une pétition à signer, « contre les entraves mises par les Arabes de Palestine à la pratique du culte israélite dans la Ville sainte et à l'accès au Mur des Lamentations ». Face à la réponse dite « cinglante de Freud », la lettre est confiée à Abraham Schwadron, bibliothécaire de l'Université Hébraïque de Jérusalem, et par ailleurs collectionneur d'autographes, avec la mention qui fait référence à Job, et dont la formule est effrayante : « ce qu'aucun œil humain n'aurait dû voir » ³. Or, que répondait Freud de si terrible en des termes à peu près semblables à ceux qu'il écrit le même jour à Einstein, pour que cette réponse soit oubliée (c'est à dire refoulée) puis retrouvée en 1954 et publiée en 2003 ? Henri Rey-Flaud cite Freud ⁴ : « Je ne peux pas faire ce que vous souhaitez » puis il précise le ton plus apaisant de Freud et son attachement à « notre université Hébraïque de Jérusalem » dont il est membre du Conseil d'administration depuis 1926, puis enfin, il évoque la satisfaction du savant viennois devant les colonies juives. Il précise cette première réponse du père de la psychanalyse en disant que Freud ne pense pas ⁵ « que la Palestine puisse jamais devenir un Etat juif ». Ce en quoi, Henri Rey-Flaud, répond, et c'est normal, que Freud s'est trompé, que l'histoire lui a donné tort. Enfin, vient la formule cinglante que pour l'auteur, on a voulu refouler : ⁶ « Je n'ai aucune sympathie pour la piété fourvoyée qui fait d'un morceau de mur d'Hérode une relique nationale et défie, en conséquence les populations locales. » Henri Rey-Flaud pense que cet écrit de Freud anticipe son *Moïse* où il parlera de l'essence même du judaïsme qui doit rester une pure spiritualité, dégagée de toute référence imaginaire, comme peuvent l'être le retour à une terre originelle et la création d'un Etat, en l'occurrence l'Etat d'Israël qui viendraient abolir cette nécessaire assise identitaire de la spiritualité juive, inscrite dans la Lettre, celle du manque et de l'inconscient structuré comme un langage, au sens de Lacan.

Il nous faut reprendre quelques arguments de Henri Rey-Flaud pour relativiser, voire infléchir l'idée qu'il tente de faire passer dans le dernier chapitre de son livre.

Spiritualité, imaginaire et archéologie

Difficile de penser que la spiritualité puisse, en tant que système de pensée, ne pas être elle aussi soumise à l'imaginaire, qu'elle ne peut être pure symbolique. Difficile aussi de penser comme le dit Henri Rey-Flaud que les reliques archéologiques que conteste Freud soient une imaginariation du symbolique. Bien plus, elles sont la marque du réel, comme le corps, la pierre, et s'articulent nécessairement au symbolique et à l'imaginaire. Cela est d'autant plus curieux que Henri Rey-Flaud n'ignore pas que Freud est un fin connaisseur de l'archéologie dont il collectionne avec compulsion les « reliques ». Dans son musée à Londres, il y en a plus de 2000. L'archéologie n'est pas qu'une imaginariation du symbolique. Nous savons qu'elle fonctionne comme métaphore de l'inconscient. Une fois retrouvées, les « reliques » archéologiques, quelles qu'elles soient, articulent cette mémoire retrouvée, à la fois imaginaire et réelle, à la dimension symbolique, même si nous dit l'auteur, l'origine est introuvable, ce en quoi, nous sommes d'accord avec lui. Elle est introuvable, mais articulable. Et ce n'est pas le morceau de muraille en tant que tel, que conteste Freud à ses compatriotes, mais sans doute le motif religieux qu'il véhicule et qui animent les membres du Keren Ha-yesod de l'époque. Freud reste par dessus tout un laïc. S'il refuse la pétition, c'est, non seulement parce qu'il n'en signe aucune autre, mais parce qu'il ne fait pas de politique active, de militantisme religieux, qui plus est. Encore que, avec le sionisme, ce n'est pas certain : nous le verrons. C'est donc parce que la pétition a une motivation religieuse que Freud dit son refus et non parce qu'elle émane des « sionistes » dont Freud soutient le mouvement, comme mouvement laïc.

Sur « la piété fourvoyée » des sionistes ⁷

L'on pourrait aussi objecter le titre du chapitre consacré par Henri Rey-Flaud commentant et interprétant la réponse de Freud dans le chapitre qu'il intitule « La piété fourvoyée » des sionistes. Titre un peu raide, sans doute pour faire passer l'idée que Freud n'était pas sioniste. S'il n'était pas sioniste au sens national du terme, cela ne veut pas dire qu'il était antisioniste au point de refuser une terre pour le peuple juif, comme les détracteurs du sionisme voudraient bien le croire et s'appuyer ainsi sur la psychanalyse pour justifier leurs critiques d'Israël. Ses relations au mouvement créé par Theodor Herzl ne sont pas aussi tranchées que Henri Rey-Flaud l'écrit. Comme pour son judaïsme, ses liens au sionisme sont complexes et ambivalents. Ce mot si galvaudé par tous les opposants à Israël mérite une nouvelle fois d'être rappelé comme étant le mouvement de libération nationale du peuple juif. D'autre part, le terme de sioniste est celui repris par Henri Rey-Flaud, mais n'est pas celui employé par Freud. Celui-ci parle de ⁸ « piété fourvoyée pour ceux qui ont fait d'un morceau du mur d'Hérode une relique nationale et défient en consé-

quence les populations locales ». Freud ne parle pas des sionistes en tant que tels, il parle de piété, donc de la religion, et c'est ce qu'il n'aime pas. C'est Henri-Rey Flaud qui force le trait et transforme le refus de Freud à l'adresse des pétitionnaires du Keren Ha-yesod (dont Freud est membre depuis au moins 1925) en une critique des sionistes. Sous sa plume ce terme paraît être introduit de façon péjorative. Freud ne l'a jamais dit ainsi. Mais qu'est ce que le sionisme, et quels sont les rapports que Freud entretient avec son créateur et avec ce mouvement ? Comment le dire encore autrement, sinon en précisant que si Freud ne se sent pas religieux, par dessus tout, il est resté juif, un Juif sans Dieu pour reprendre le titre du livre de Peter Gay, et pourrions-nous rajouter, un sioniste sans nationalisme, pas sans nation, mais sans nationalisme. Il y a une nuance à respecter pour comprendre l'attitude de Freud. De même, se sentait-il pleinement juif et sioniste face à la montée antisémite. L'histoire l'aura conforté dans cette posture.

Freud et le sionisme

Terme créé en 1890 par Nathan Birbaum conceptualisé en 1897 au premier congrès sioniste de Bâle comme ayant pour but un foyer national légalement reconnu pour le peuple juif en Palestine... Par juif, il ne faut pas entendre l'idée de religion, mais de peuple. D'ailleurs, les premiers sionistes, bien que religieux ont cédé la place aux sionistes politiques qui ont concrétisé l'idée.

Nous savons que l'antisémitisme accompagne Freud tout au long de sa vie. Il a contraint ses ancêtres à passer d'un pays à un autre depuis les XIV^e et XV^e siècles. Il l'oblige à quitter l'Autriche le 4 juin 1938. Entre temps s'est concrétisée à Vienne l'idée d'un sionisme politique par le voisin même de Freud. Celui-ci habite au 19 Berggasse Strasse, Theodor Herzl, au numéro 6, les éditions *Verlag* qui publient Freud sont au 7. Faut-il rappeler que l'on situe la naissance de la psychanalyse en 1897 avec les *Etudes sur l'hystérie*, au moment où Herzl inaugure le 1^{er} congrès sioniste à Bâle. En 1902, Freud dédicacera *L'interprétation des rêves* (1900) à Herzl. Son titre pourrait être rapproché du vœu même de Herzl : « Si vous le voulez, ce ne sera pas un rêve ». Le premier interprète les rêves, le second en fait une réalité... A la mort de Herzl en 1904, la famille de Freud se rapprochera des enfants du théoricien du sionisme... Hanna dira que non, Martin dira que oui...

Peter Gay⁹ dans un chapitre intitulé « Juif par défi » évoque un rêve que fait Freud. Il y est question de la pièce de Herzl sur l'antisémitisme, *Le nouveau Ghetto*. Pour Freud, ce rêve a un contexte : En 1896, son père meurt, puis la même année, il adhère au B'n'ai B'rith de Vienne, tandis que Herzl ouvre le 1^{er} congrès sioniste à Bâle en 1897. Comme à Moïse, Freud s'est identifié à Herzl, au point d'éviter de le rencontrer. En 1922, Freud écrit à son ami écrivain Arthur Schnitzler¹⁰ « qu'il avait une sorte de répugnance à rencontrer son

double. » En 1898, Karl Lueger, est élu maire de Vienne. C'est le premier magistrat antisémite qui s'affiche comme tel. Freud rêve donc de la question juive,¹¹ « et du souci de l'avenir des enfants à qui on ne peut trouver une patrie. » (rêve appelé : *Mon fils le myope*, parut dans l'interprétation des rêves) Eliane Amado Lévy-Valensi¹² évoque un second rêve sioniste que Freud fait entre 1905 et 1907, et rapporté par Goldhammer. Freud rêve de Herzl qui le force à élucider quelque chose en lui-même pour que le peuple juif soit sauvé.

Peter Gay souligne donc l'intérêt que Freud porte au sionisme, mais précise qu'il ne prend jamais une part active au mouvement. Freud, nous l'avons dit, n'était pas un militant. De là sans doute ses réticences à la demande de pétition du Keren Ha-yesod qui sert de prétexte antisioniste à Henri Rey-Flaud. Freud, souligne encore Peter Gay, s'intéressait peu à la politique en ces années 1890. Il ne s'engageait que rarement, hormis pour la seule psychanalyse. Henri Rey-Flaud précise que Freud qui ne croyait pas à l'existence d'une patrie pour les juifs se trompait. De même qu'à l'arrivée du nazisme, il n'a pas vu l'ampleur du désastre qui allait s'abattre sur les Juifs. Ainsi écrit-il encore, qu'au Moyen Âge, on brûlait les hommes, aujourd'hui, on brûle les livres. Ce en quoi, malheureusement, pourrait-on dire, là encore il se trompait, (nous aurions préférés qu'ils ne s'attaquent qu'aux livres, mais livres et hommes sont souvent liés) à l'opposé d'un Wilhem Reich par exemple, plus engagé politiquement que Freud et d'un Theodor Herzl qui avaient vu la catastrophe arriver de loin... Les rabbins précurseurs du sionisme l'avaient aussi prédit dès 1839, mais pas de façon aussi atroce que ceux qu'emploieront les nazis.

Quant au Keren Ha-yesod dont Freud refuse la pétition en 1930, voici ce qu'il écrit le 20 juin 1925 en félicitant l'association pour ses actions¹³ : « C'est un signe de notre invincible volonté de vivre qui, pendant deux mille ans a survécu aux pires persécutions. Notre jeunesse va continuer la lutte. » Puis le 15 décembre 1930, l'année de la fameuse lettre (qui date de février 1930), il écrit à J. Dwossis son traducteur à Jérusalem¹⁴ : « Le sionisme éveilla en moi les plus vives sympathies et j'y suis toujours fidèlement attaché aujourd'hui. » Puis, cinq ans plus tard, il écrit au psychanalyste L. Jaffe installé à Jérusalem cette autre lettre, envoyée pour contribuer justement à la célébration du Keren Ha-yesod :¹⁵ « Je veux vous assurer que je sais fort bien à quel point l'instrument qu'est votre fondation est efficace, puissant et bénéfique dans sa tentative d'établir notre peuple sur la terre de ses ancêtres. » Nous sommes le 20 juin 1935, soit cinq ans après son refus de signer la pétition, alors, quels changements dans son attitude envers l'association juive ? Il est étonnant que Henri Rey-Flaud ne mentionne pas cette lettre de Freud, voire, son évolution envers le sionisme, alors qu'il a commencé en 1934 à écrire son *Moïse*. Six mois avant, le 17 janvier 1935, Freud déclare à Wortis son attachement au sio-

nisme ¹⁶ : « Je reconnais cependant la grande puissance attractive d'un centre juif dans le monde. Ce doit être un point de ralliement pour les idéaux juifs. » Que Henri Rey-Flaud écrive que Freud n'est pas sioniste et que ce mouvement soit incompatible avec la psychanalyse, nous étonne. Freud est contre la piété des sionistes, c'est à dire contre leur caractère religieux. En cela, il est fidèle à ses idées. Précisons encore une fois que Freud restera attaché au Keren Ha-yesod jusqu'à la fin de sa vie. A Londres il aura encore des contacts avec l'association.

Nous persistons donc à penser que Freud n'a pas signé la pétition parce tout simplement, il n'en signait pas et son attitude n'était donc pas anti-sioniste comme le voudraient les détracteurs de ce mouvement, mais anti-religieux, d'où aussi l'amalgame entre sionisme et religion. Là où il y a articulation, il n'y a pas superposition. D'où aussi la réponse empruntée au livre de Job et qui émane d'un religieux d'où son caractère effrayant, disproportionné avec le refus de Freud de signer cette pétition. Rappelons aussi que Freud a adhéré à quatre associations sionistes parmi les plus importantes : le Bn'ai B'rith (fils de l'Alliance) dès 1897 et pendant une trentaine d'années, le Yivo, un institut de recherche sur le Yiddish, la Kadimah, association d'étudiants sionistes, puis enfin le Keren Ha-yesod, au moins depuis 1925 jusqu'à la fin de sa vie...

D'autre part, Henri Rey-Flaud ne mentionne aucunement l'analyse que fait Jacqy Chemouni, cité plus haut, des relations de Freud avec le sionisme. En aucune façon écrit-il au fil de son livre, Freud fut antisioniste. Nous le répétons, il n'était pas un militant politique. Il compta parmi ses amis nombre de sionistes comme David Eder, ardent militant, dont Freud fit l'éloge, et de son engagement sioniste et de son engagement au sein du mouvement psychanalytique. A sa mort, poursuit Jacqy Chemouni, le mouvement sioniste et le mouvement psychanalytique réunirent leurs efforts pour créer une Memorial Library David Eder.¹⁷ On pourrait sans difficultés citer les nombreux amis sionistes de Freud : Arnold Zweig (1887-1968), le savant et écrivain Josef Popper-Lynkeus, le critique littéraire américain Ludwig Lewisohn, Max Eitingon, et bien d'autres encore, dont Albert Einstein, et Jacqy Chemouni ¹⁸ de préciser que Freud n'était pas aussi sioniste que lui. Freud avait la religion en moins. Mais tous deux étaient sionistes, mais pas nationalistes, d'où encore le refus par Freud de signer la pétition, non par antisionisme, mais pas méfiance face à tout nationalisme. Et par refus aussi de ne pas voir son nom mêlé à une pétition et de servir ainsi de caution à une foule, quelle soit sioniste ou pas.

La lettre à Einstein

Freud écrit son refus au Keren Ha-yesod en février 1930, dans des termes similaires à la lettre qu'il enverra à Einstein le 26 février de la même année. Même

mois, même année. Peter Gay¹⁹ publie une large partie de cette lettre et c'est vrai qu'il utilise les mêmes termes. Il précise que Freud ne prit jamais une part active au mouvement sioniste. Cela ne signifie pas qu'il était antisioniste, comme nous l'avons montré. Dans sa lettre, il se dit heureux de voir prospérer les kibboutz, est fier de l'université hébraïque de Jérusalem, réaffirme qu'il ne croit pas que la Palestine deviendra un Etat juif et préférerait un patrie vierge de toute référence religieuse pour fonder l'Etat juif. De même que Chamberlain avait pensé à l'Ouganda comme Terre promise, et que Herzl refusa, Freud n'est donc pas contre une terre pour les Juifs. Il la voudrait seulement neutre de motivations religieuses. Il précise qu'il n'est pas antisioniste, mais nuancé à tout mouvement de foule, d'où encore son refus pour signer le pétition à laquelle Peter Gay fait aussi référence : ²⁰ « Quiconque veut influencer la foule doit avoir quelque chose de retentissant, d'enthousiasmant à dire, et mon jugement tempéré et nuancé sur le sionisme va dans ce sens. » Puis plus loin il répète : « Je ne puis trouver en moi l'ombre d'une sympathie pour cette piété fourvoyée qui fabrique une religion nationale à partir du mur d'Hérode, et pour l'amour de quelques pierres, ne craint pas de heurter les populations indigènes. » Freud se soucie des Arabes, Freud critique « la religion des pierres ». Il s'agit d'une critique de l'idolâtrie des religieux, mais pas du sionisme. Ben Gourion qui était sioniste se souciait aussi des Arabes, et Freud, encore une fois et en aucune manière ne dit ici qu'il est antisioniste. Il n'est pas nationaliste. Nous sommes en 1930. Hitler n'a pas encore pris le pouvoir et nous avons vu comment face à montée de l'antisémitisme, Freud aura à prouver son attachement au Keren Ha-yesod et à la cause sioniste qu'il défend.

Henri Rey-Flaud avance l'idée que la création d'un Etat juif signe un abandon de la Lettre au profit d'un fantasme. La Lettre doit rester une instance symbolique. Là est l'avenir de la psychanalyse. Henri Rey-Flaud évoque Moïse brisant les tables de la Loi, comme métaphore de la constitution symbolique de la Lettre, Lettre de l'inconscient qui ne peut prendre assise dans un Etat, mais doit être dispersée, errante. Or la Lettre n'a pas été dispersée. Là encore, son interprétation de l'épisode biblique prête à la discussion.

Les Tables de la Loi : dispersées ou rassemblées ?

Henri Rey-Flaud écrit ²¹ : « Derrière l'ironie adressée aux zélotes de tous temps, Freud anticipant sur les thèses du *Moïse*, pose la question de ce qui constitue la singularité de la religion juive : une foi, purement spirituelle, dégagée de toute référence imaginaire. C'est à partir de ce principe, on s'en souvient que les Tables de la Loi trouveront, quelques années plus tard leur destin dans le geste de Moïse qui, en les fracassant sur le sol, dispersera aux quatre vents l'emblème de pierre gravé

par le doigt de Dieu, conférant, du même coup, à la Lettre le statut symbolique qui devait assurer à travers les siècles la pérennité du judaïsme. Or, c'est précisément ce principe fondateur qui manque, selon Freud, aux sectateurs du sionisme, dans leur quête archéologique de quelques reliques matérielles de l'antique Etat hébreu ». Seulement, voilà, la Lettre qui est la marque même du judaïsme n'a pas été « dispersée aux quatre vents après la brisure des Premières tables », comme l'écrit Henry Rey-Flaud, lui conférant ainsi un statut symbolique, voire une justification diasporique, mais a bien été rassemblée avec les secondes tables dans l'Arche d'Alliance (Deut. 10,2). Il ne s'agit donc pas d'une dispersion, comme pour les langues de Babel, mais d'une brisure de la Lettre, c'est à dire d'un manque à partir duquel s'inscrit la Lettre, accrochée ainsi à la brisure de la Loi. Là, est le symbolique. L'Arche d'Alliance a d'ailleurs été perdue. La Lettre, avec Israël comme terre et nation, ou sans, reste donc une instance symbolique. Présente et absente à la fois. La légende voudrait que l'Arche d'Alliance ait été conservé par Salomon dans le Premier Temple (1. Rois 8, 1-10), jusqu'à sa destruction par les Babyloniens en 586 av. J.C. Une autre légende raconte que l'Arche est sous le Dôme du rocher à Jérusalem, là où s'élevait avant le Temple d'Hérode dont le mur des Lamentations est la « relique ». L'Etat d'Israël protège donc la Lettre et interdit aux religieux de creuser sous le Dôme du Rocher, terre musulmane. Il garantit donc sa place symbolique et ne l'abolit pas, ne l'aplatit comme le dit Henri Rey-Flaud. Qu'il se rassure, la place garantie au symbolique l'est davantage avec Israël qu'elle ne l'était avant, en Palestine ottomane ou autre, ou du temps où les lieux saints étaient sous la juridiction de la Jordanie... En Israël, le travail du Livre s'y fait encore et la Lettre est préservée dans l'entre-deux d'une société où cohabitent réflexion spirituelle et mode de vie laïque. Qui plus est, la Lettre continue peut-être de vivre dans un entre-trois, entre un Israël, religieux et laïc et la diaspora...

L'Etat d'Israël ne pétrifie pas la Lettre. Elle n'est pas venue y mourir avec la création de l'Etat. Elle peut encore errer. Freud ne voyait pas dans la création d'un Etat pour les juifs, auquel il ne croyait pas, enfin pas tout à fait, une fin pour la psychanalyse, car la psychanalyse n'est pas un système politique et peut se passer d'un Etat. De même, les sionistes, avec l'Etat juif, ne croyaient pas en une fin, ni pour le judaïsme, ni en une fin pour le peuple juif, mais un renouvellement. Si Freud avait été un réel antisioniste, il n'aurait pas suivi avec autant d'attention l'aventure de la psychanalyse en Israël.

La Psychanalyse dans la Palestine mandataire ²²

En 1910, Max Eitingon, le plus fidèle compagnon de Freud se rend en Palestine. En 1917, après la Déclaration Balfour dont Freud se réjouira, La Grande Bretagne envisage la possibilité d'un foyer juif en Palestine. Les britanniques ont aussi

l'idée d'y implanter un terreau psychanalytique. Le docteur Heder l'encourage et part pour la Palestine, depuis, sous mandat britannique. En 1920, le docteur D. Feigenbaum de Vienne organise des groupes d'étude qui visent à la diffusion des découvertes psychanalytiques. Eder quitte le pays en 1922 et Feigelbaum en 1924. C'est sous l'impulsion des premiers sionistes que les idées psychanalytiques prennent leur essor. Siegfried Bernfeld applique la psychanalyse à l'éducation dont s'inspireront les Kibboutzim. En 1931, S. Golan retourne à Berlin pour y parfaire sa formation analytique. Dans ces mêmes années trente, Max Eitingon se rend en Palestine et fonde en 1933 la Société psychanalytique de Palestine et en 1934, elle est admise au sein de l'Association psychanalytique internationale. D'abord installée dans un appartement de Jérusalem, elle déménage en 1954 au 13 rue Disraëli, dans le quartier Talbieh de Jérusalem où elle est encore actuellement. Hormis des difficultés pour Freud de créer un enseignement de la psychanalyse à l'Université hébraïque de Jérusalem, car le recteur voulait d'abord créer un enseignement de psychologie, la psychanalyse rencontra peu de résistances en Israël.

Le centième anniversaire de la naissance de Freud est célébré à Jérusalem et en 1977 se tient à Jérusalem et, pour la première fois, depuis sa fondation, et hors d'Europe, le Congrès international de psychanalyse. Ces quelques rappels historiques pour montrer l'intérêt que Freud portait au mouvement psychanalytique en terre d'Israël. Preuve, une nouvelle fois de son attachement sioniste. Suf- fit-il pour conclure ce qu'écrit Ernest Jones et que H. Z. Winnik met en exergue de son article ²³ : « Freud était très intéressé par le rapport du Docteur Chaïm Weizman concernant le grand intérêt pour la psychanalyse en Palestine. Il m'avait dit que les immigrants de Galicie arrivaient sans habits, mais avec *Le Capital* et *L'Interprétation des rêves sous le bras*. » Preuve que Freud tenait tout de même à ce que dans la patrie ancestrale, la psychanalyse fut représentée.

Quand il quitte Vienne en 1938, c'est au Rabbin Yohanan Ben Zakkai que Freud s'identifie, conférant à la psychanalyse son statut de science errante, de pur signifiant comme essaie de le démontrer Henri Rey-Flaud. Mais il l'installe là où il a toujours voulu habiter, en Grande- Bretagne. La pensée juive n'a pas disparu avec Israël. Témoin la vitalité de ce pays... De même, tous les Juifs ne sont pas retournés en Israël. Il y a donc un balancement nécessaire entre la diaspora et Israël, où pour reprendre Freud un jeu du type For-Da, du registre de la présence et de l'absence, comme il en était du temps de la persistance de l'école de Yabné de Yohanah ben Zakkai, si chère à Freud. Ce que nous ignorons en partie, c'est l'attitude définitive qu'il aurait eue s'il avait survécu à la seconde guerre mondiale, face aux six millions de morts de la Shoa. N'aurait-il pas alors trouvé évident et visionnaire le projet politique de Theodor Herzl de retourner avec le peuple juif en Eretz-Israël. Mais nous pouvons la deviner

quand nous savons combien Freud se sentait juif et sioniste quand l'antisémitisme s'attaquait à ses frères.

L'Etat d'Israël

Henri Rey-Flaud écrit ²⁴ : « ... l'essentiel pour Freud est de récuser les prétentions de ceux qui, en cherchant à asseoir l'avenir de la nation juive sur la caution du passé, signent la ruine de l'*à-venir* et marquent la fin du judaïsme tel qu'il le conçoit, fondé sur la seule référence à la Lettre, qui avait, à travers les âges, maintenu l'identité d'un peuple dispersé et assuré la pérennité d'une nation sans terre, unique entre les nations. »

La création d'Israël n'a pas réglé le problème de l'antisémitisme dont les manifestations diffèrent d'un siècle à l'autre, même s'il s'y exprime sous la forme d'un anti-sionisme. Mais elle a réglé bien des souffrances juives auxquelles Freud aurait été sensible, en un sionisme sans doute plus affirmé, mais lucide, c'est à dire sans illusion sur la réalité territoriale. Mais, aussi dure que puisse être cette réalité, même après sa création, les guerres, le terrorisme contre lesquels Israël a dû et doit faire face, sont sans comparaison avec ce que les Juifs ont vécu en Europe entre 1933 et 1945. Que serait devenue la Lettre si chère à Henri Rey-Flaud s'il n'y avait eu plus aucun juif en Europe pour la porter et la faire vivre, si cette nation sans terre si chère à l'auteur serait devenue une nation sans peuple, et si ce peuple était devenu "relique" dans quelque musée ethnographique d'une Europe devenue nostalgique de ses cultures assassinées et disparues? Si nous sommes d'accord pour dire que l'origine est imaginaire, la création de l'Etat d'Israël, devenue une réalité, n'en reste pas moins soumis, toujours à cette triple articulation de l'imaginaire, du réel et du symbolique, comme tout autre pays d'ailleurs, qui ne cesse de fouiller son sol pour y trouver des « reliques... ». Le manque, à partir duquel se constitue la Lettre existe autant avec la création d'Israël qu'en diaspora. Il y a toujours un exil de la Lettre, y compris en Israël, car l'inconscient est toujours en exil. Israël n'a pas tué la Lettre, n'a pas tué le judaïsme. Il l'a perpétuée en les renouvelant. Il n'a pas tué l'*à-venir*, mais l'a articulé entre nation et diaspora. Qu'un Etat connaisse des difficultés liées au fait même d'être une nation en formation, il ne fallait pas s'appeler Freud pour le deviner. Nous comprenons mal que Henri-Rey Flaud s'appuie sur les « difficultés » actuelles d'Israël pour justifier le refus de Freud de signer cette pétition, en lui accordant un esprit « prophétique ».

« En imposant un Etat juif sur la terre de Palestine... »²⁵ poursuit Henri Rey-Flaud, Israël ne s'est pas imposé. Il est le résultat d'un long processus historique et spirituel d'émancipation et de libération du peuple juif. Et, contrairement à ce qu'écrivait l'auteur, les Juifs ne pensent pas que le génocide qu'ils ont connu soit le seul de l'humanité. Mais comme chaque génocide, il est spécifique dans ses causes, son

déroulement et sa finalité. Les intellectuels en reconnaissent d'autres et ne s'arrogent pas le seul droit de s'octroyer l'idée d'être les seuls victimes du seul génocide qui soit. Qui plus est, les réflexions actuelles sur la Shoah, en font, non pas le seul « privilège victimaire » des Juifs, mais la fracture même de l'humanité. Contrairement à ce que pense encore l'auteur, Israël n'est pas né de la culpabilité collective des peuples. Le vote de l'ONU de novembre 1947²⁶ indique bien que s'il y avait pour certains pays votants une certaine dose de culpabilité, seulement au sein des populations (France et Etat-Unis par exemple). Les motivations des Etats n'étaient pas émotives, mais plus politiques, stratégiques et pragmatiques, en ce début d'entrée dans la guerre froide. Témoin, la Grèce dont 75 % des Juifs ont été exterminés et qui a voté contre la création d'Israël. La Grande-Bretagne, et c'est normal s'est abstenue, alors qu'elle aurait pu se sentir coupable d'avoir limité le nombre d'entrée des Juifs en Palestine, avec l'instauration du dernier Livre blanc. (1939) Les pays arabes, proches des Nazis pendant la guerre en la personne du grand mufti ont voté contre, et c'est normal dans le contexte de l'époque, mais il est utile de rappeler qu'ils ont cependant hébergé chez eux un certains nombre de nazis après la guerre. Pas de culpabilité non plus... Contrairement à ce qu'écrit Henri-Rey Flaud, Israël n'est donc pas né de la dette des pays européens vis à vis des Juifs exterminés. Le vote pour la création de l'Etat d'Israël a été gagné après d'âpres tractations et avec seulement trois voix de majorité requise. Pourtant, l'auteur rappelle justement que le sionisme est né bien avant la Shoah. De plus, Israël s'est retrouvé seul après le vote de l'ONU et ne doit sa première victoire de 1948 qu'à son seul courage et à sa détermination. Enfin, dernière citation de Henry Rey-Flaud qui donne des arguments aux détracteurs d'Israël : ²⁷ « La question qui se pose aujourd'hui est de savoir si la création de l'Etat d'Israël, né au terme de ce processus (à l'encontre des prévisions de Freud) d'un acte de « violence originaire », n'est pas venue, en instituant la banalisation du peuple élu, mettre fin à la fonction fondatrice de la Lettre et, par là, au judaïsme spirituel instauré par Moïse dans la fonction visionnaire du père de la psychanalyse. »

Avec son livre, Henri Rey-Flaud nous propose une lecture érudite, mais discutable du *Moïse* de Freud. Mais il est dommage que dans le dernier chapitre, il se serve du nom de l'inventeur de la psychanalyse pour récuser le bien-fondé de l'existence d'Israël en s'appuyant sur une malheureuse pétition que Freud n'a pas signée, mais qui ne remettait pas en cause ses sentiments, même ambivalents, pour le sionisme. Ce refus n'a pas eu la portée que lui assigne Henri Rey-Flaud et il est bien mineur face aux autres engagements de Freud pour le Keren Ha-yesod et pour le mouvement sioniste en général. Nous avons essayé de montrer, qu'avec Israël, la Lettre de l'inconscient dont par ailleurs l'auteur prône à juste titre la pérennité pour la survie peuple juif, reste préservée.

notes

1. Jerushalmi, Hayim Josef, *Le Moïse de Freud, Judaïsme terminable et interminable* Gallimard, 1996.
2. Ibid. p. 299.
3. Ibid. p. 299.
4. Ibid. p. 300.
5. Ibid. p. 300.
6. Ibid. p. 301.
7. Ibid. p. 301.
8. Ibid. p. 301.
9. Gay, Peter, *Freud, une vie*, tome 2, Hachette, Pluriel, 1991, p. 354.
10. Amado, Lévy-Valensi, Eliane, *Le Moïse de Freud*, Editions du Rocher, 1984, p. 135.
11. Gay, Peter, *Freud, une vie*, op. cit., p. 356.
12. Amado, Lévy-Valensi, Eliane op. cit., p. 135.
13. Chemouni, Jacquy, *Freud et le sionisme*, Solin, 1988, p. 127.
14. Gay, Peter, op. cit., p. 356.
15. Gay, Peter, *Un juif sans dieu*, Puf, 1989, p. 119.
16. Chemouni, Jacquy, *ibid.*, p. 91.
17. Ibid. p. 175.
18. Ibid. p. 113.
19. Gay, Peter, *Freud, une vie*, op. cit., p. 356-357.
20. Ibid. p. 356.
21. Henri Rey-Flaud, op. cit., p. 301.
22. H. Z Winnik, « La psychanalyse en Israël, repères historiques, » in, *La psychiatrie en Israël*, textes réunis et présentés par G. Maruani, L'Evolution psychiatrique, Année 1981, Tome 40, fascicule 2, Avril-Juin, Edit ; Privat, p. 311-317.
23. Ibid. p 312. Cité par H.Z. Winnik, d'après E. Jones, *Vie et œuvre de Sigmund Freud*, Vol. 3, p. 20, publ. Basic Books inc, Nex York 1957, et dans l'édition française, Puf.
24. Henri Rey-Flaud, op. cit., p. 303.
25. Ibid. p. 304.
26. Encel, Frédéric, Thual, François, *Géopolitique d'Israël, Dictionnaire pour sortir des fantasmes*, Seuil, 2004, p. 316-321.
27. Rey-Flaud, Henri, op. cit., p. 307.